

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA PRONONCIATION ROMAINE DU LATIN

U en est cette question? voilà ce qu'on nous demande un peu de divers côtés depuis que le silence semble s'être fait sur ce sujet dans les publications de ce pays. Nous répondons qu'elle est plus que jamais à l'ordre du jour et qu'elle fait des progrès rapides et constants. Elle se discute parmi les membres du clergé et spécialement parmi les professeurs de nos séminaires. Plusieurs maisons religieuses ont déjà adopté la méthode romaine ; elle existe à l'état de règle établie dans deux diocèses ; d'autres, nous sommes portés à le croire, suivront bientôt. Et qu'on ne croie pas que ceci soit particulier à notre pays : le même progrès se poursuit ailleurs, aux Etats-Unis, en France, en Angleterre, en Allemagne. Les revues les plus sérieuses de ces différents pays, nous parlons des catholiques, admettent généralement la nécessité de revenir à l'unité de prononciation dans le latin. De grands ordres religieux en France et ailleurs ont adopté la prononciation romaine. Depuis plusieurs mois, la *Vox Urbis* de Rome, fondée sous les auspices du Saint-Siège, pour promouvoir l'étude plus approfondie de la langue de l'Eglise, publie à chaque livraison ou à peu près, des correspondances qui lui sont envoyées d'un peu partout, et la conclusion à laquelle arrivent généralement ces écrivains, c'est que, en dehors de toute appréciation technique sur la valeur traditionnelle de la prononciation romaine, il est pour l'accepter, une raison qui prime toutes les autres, et suffit à résoudre toutes les objections : le latin est la langue de l'Eglise, elle sert d'instrument d'union entre ses membres, et avec son chef ; il importe donc de la

prononcer d'une manière substantiellement uniforme, et où chercher le type unique, sinon au centre même de l'Eglise, dans la ville Eternelle. Ceci, du reste, paraît admis du plus grand nombre. Le véritable obstacle vient des difficultés présumées d'opérer la transformation, mais il n'est pas nécessaire que le changement se fasse partout d'une manière immédiate et soudaine. Que le principe soit admis et que l'on croie à son application possible ; cela suffit, le reste viendra de soi.

Notre expérience personnelle nous permet d'affirmer que les élèves des collèges, des couvents, et même des écoles, apprennent la prononciation romaine du latin plus facilement que la prononciation dite *française*, et l'aiment bien davantage. De plus, en se faisant à la prononciation romaine, ils s'accoutument par là même à observer, sans s'en apercevoir, les règles de la prosodie, ce qui ajoute encore à l'importance du progrès réalisé.

ŒUVRE DES SEMINARISTES

Extrait d'un circulaire de Mgr l'archevêque de Montréal

LA situation des séminaristes pauvres crée une obligation nouvelle à l'administration diocésaine, déjà chargée, vous le savez, de fardeaux nombreux et très lourds.

Jusqu'à ces dernières années, plusieurs de ceux qui entraient dans la carrière ecclésiastique se trouvaient à pourvoir à leurs propres besoins, en se faisant professeurs ou surveillants dans les collèges. Cet état de choses tournait nécessairement à l'affaiblissement des études

préparatoires au sacerdoce, et le Saint-Siège déplorait que les jeunes clercs fussent ainsi obligés de se livrer à des travaux étrangers, au détriment de leur formation.

En conséquence, réalisant un vœu qui m'était bien cher, j'ai rendu obligatoire pour tous un stage d'*au moins trois années entières*, au grand séminaire. Ce règlement, tout à l'avantage du clergé et des fidèles confiés à ses soins, a eu pour résultat d'augmenter considérablement le nombre des séminaristes, uniquement occupés aux études cléricales et incapables par suite de subvenir à leurs frais d'entretien.

La plupart d'entre eux ne peuvent compter sur leurs parents dont les modestes ressources ont été épuisées par les dépenses d'un cours d'études classiques de huit années.

Aujourd'hui encore, comme de tous temps, les directeurs du grand séminaire, les dévoués prêtres de Saint-Sulpice, se montrent d'une grande générosité à l'égard des séminaristes du diocèse et leur font de fortes remises.

Mais il reste quand même des déficits à combler, et naturellement c'est à l'évêque que s'adressent les séminaristes pauvres.

Sans l'aide du clergé et des fidèles, comment pourrai-je venir au secours de ces déshérités de la fortune, qui ne veulent qu'une chose, se former, dans la solitude, la prière, et l'étude, au sublime ministère du sacerdoce ?

Le clergé, j'en ai des preuves tous les jours, est aussi charitable que zélé. Ce n'est jamais en vain que l'on fait appel à sa sympathie. Cette fois encore, je puis donc compter sur lui et d'une manière spéciale.

Mais l'œuvre à soutenir, l'œuvre des séminaristes pauvres, est si belle, elle est si sainte ! que les fidèles aussi voudront y avoir leur large part. Ils aimeront à se rendre le précieux témoignage d'avoir par leurs aumô-

nes, contribué à la formation des ouvriers du Seigneur, dont ils réclament si souvent le ministère auguste et bienfaisant. A leur obole, ils uniront leurs prières pour que l'Eglise soit toujours honorée par la science et les vertus de ses prêtres, et ils attireront ainsi sur eux et sur leurs familles les plus précieuses bénédictions du ciel.

J'ordonne que désormais, à partir de cette année, le troisième dimanche de l'Avent, à tous les offices, dans les églises et chapelles du diocèse, il soit fait une collecte publique, par des prêtres si c'est possible, en faveur des séminaristes pauvres. Cette collecte devra être annoncée et recommandée le dimanche précédent, c'est-à-dire le deuxième dimanche de l'Avent.

Vous pourrez, chaque année, lire et commenter cette partie de la présente circulaire.

LA CORRECTION DU LANGAGE

DANS toutes nos maisons d'éducation, les professeurs déploient, pour l'instruction des élèves et leur éducation, un zèle trop souvent plus mal rétribué encore par la reconnaissance publique, que par le salaire dérisoire qu'ils reçoivent. Parmi les choses qu'ils enseignent, la langue française, la manière de la parler et de l'écrire, est au premier rang. Et qui, en dehors de ceux qui en font l'expérience journalière, peut connaître tout ce qu'il faut de travail, de patience, et de dévouement, pour obtenir un langage quelque peu correct, de la part des enfants dont l'éducation domestique fournit souvent les premières difficultés à vaincre, les premiers obstacles à détruire.

Les élèves, nous parlons de ceux qui ont du cœur, et grâce à Dieu, c'est le plus grand nombre, savent bien ce qu'on leur enseigne, comment on les reprend de leurs fautes sous ce rapport, et avec quelle insistance on leur recommande de mettre à profit, même dans leurs conversations familières, les règles de bon langage qu'ils ont apprises dans les classes; comment aussi, on les exhorte à combattre, sur ce point comme sur bien d'autres, le respect humain, ennemi impitoyable, qui les fait parler mal dans la crainte de se singulariser. Une fois sortis du collège classique ou autre, ils savent comment bien parler, et s'ils ne le font point, c'est parce qu'ils ne le veulent pas, qu'ils trouvent plus facile de faire comme les autres, et de subir sans lutter l'influence du milieu. Mais qu'ils se gardent bien de rendre responsables de leur faiblesse, des professeurs qui sont les premiers à déplorer qu'au dehors on ne les aide pas davantage. Que, sans se décourager, nos dignes professeurs continuent à se dévouer sans se préoccuper d'un dénigrement qui a toujours été et sera toujours une partie de leur lot. Qu'ils continuent à attendre de plus haut une récompense que le monde est impuissant à leur donner.

OBITUAIRE

A *Vaudreuil* le 10 novembre, M. l'abbé Joseph Aldéric Dutrisac, vicaire à la Cathédrale de Valleyfield.

Le défunt était né le 8 février 1871, et avait été ordonné prêtre le 29 juin 1897.

Les funérailles ont eu lieu à *Vaudreuil*, mercredi le 14.

Jeudi, un second service a été chanté à la Cathédrale pour le regretter M. Dutrisac, à titre de bienfaiteur désigné du Collège de Valleyfield.

M. Dutrisac était membre de la *Caisse Ecclésiastique de Sainte-Cécile*.

EN CHINE

(De l'Univers)

UN certain désordre, assurément inévitable, règne dans les nouvelles qui arrivent de Chine, et bien avisé serait le lecteur de la presse quotidienne qui, à première vue, pourrait dégager, avec précision, les grandes lignes des événements. Nous allons, en ce qui concerne le point de vue spécial des missions, tâcher d'établir un peu d'ordre dans ce dédale, et mettre en relief quelques idées générales.

L'énergie et la constance des chrétiens chinois

Il est d'abord un fait qu'il convient de placer en lumière parce qu'il semble être passé inaperçu. Nous nous sommes beaucoup préoccupés, en France, des Européens, et, surtout, des légations. C'était notre droit et notre devoir. Nous avons peu songé aux malheureux chrétiens chinois qui, dans les douloureuses circonstances où ils se sont trouvés, ont fait preuve d'une admirable constance ou bien ont vaillamment combattu pour la cause de l'ordre, comme nous dirions en France, coopérant ainsi avec les troupes alliées, quoique par une action absolument indépendante et distincte, au rétablissement de la tranquillité matérielle dans les provinces septentrionales du Céleste-Empire.

On pouvait craindre des apostasies et certainement, il s'en est produit, mais à côté de quelques défections, partout les missionnaires ont signalé la résistance aux

ammations des sectaires. Il y a eu de très beaux exemples de confession de la foi chrétienne, même parmi les fidèles d'ordinaire peu fervents. Beaucoup ont préféré avoir les oreilles arrachées, les yeux crevés, les nerfs des pieds coupés, la tête tranchée, que de renier la religion du Christ. " Les chrétiens sont admirables, écrivait déjà de Péking, à la date du 18 mai, Mgr Favier ; on leur propose l'apostasie ; ils préfèrent la fuite, la ruine, voire même la mort. Plusieurs catéchumènes ont été baptisés dans leur sang." Plus de mille chrétiens ont été décapités, dans le seul district de Moukden, en Mandchourie, pour avoir refusé d'abandonner leur croyance.

*
* *

Les chrétiens, trop peu nombreux pour se défendre et qui se sont trouvés dans la nécessité de chercher leur salut dans la fuite, se sont réfugiés dans les lieux déserts, mais ont supporté, sans faiblir, le partage de leurs terres entre les païens, l'exil, la faim, les rigueurs de la saison, la maladie, la misère sous toutes ses formes. Toutes les douleurs, en effet, ont accablé ces pauvres gens, douleurs du corps et tristesses de l'âme, ils se sont trouvés sans abri, sans nourriture et sans vêtements, après avoir assisté à l'incendie de leurs demeures, au massacre de plusieurs des leurs ; ils ont été traqués comme des bêtes fauves ; les femmes, les vierges, les orphelines dont les rebelles ont pu s'emparer ont eu un sort pire que la mort, elles ont été emmenées en esclavage et vendues à leurs ennemis.

*
* *

Sur plusieurs points, les chrétiens ont été armés et ont opposé une belle résistance aux bandits qui venaient détruire leurs bourgs et leurs villages, brûler leurs églises, leurs hôpitaux et leurs écoles. Quelques vieux canons et des fusils datant de 1860 ont encore rendu de précieux services entre les mains de volontaires chrétiens, fermement résolus à vendre chèrement leur vie ; ceux-ci se munissaient aussi de lances, de haches, d'épées, de barres de fer, de tout ce qui était de nature à devenir un instrument meurtrier. Les *I-ho-Kiuen*, les "Poings-Justiciers," que les Anglais appellent boxeurs ; les *Tsai-li-ti* ou "Jeûneurs" ; les *Ta-tao-hoei*, ou "Grands-Couteaux," mordirent la poussière en maints endroits, frappés par les balles des chrétiens.

* * *

Dès la fin de l'hiver et le commencement du printemps on pouvait signaler des luttes sanglantes. Déjà, à cette époque, les boxeurs saccageaient ici et là les chrétientés, ils parcouraient entre autres celles du King-Tcheou, du Fou-Tcheng, du Kiao-Ho, du Tong-Koan, dans le Tche-Li sud-est, semant la désolation sur leur passage, et traversant le canal impérial, ils cherchaient à opérer leur jonction avec leurs complices du Chan-Tong qui souffrait, lui aussi, des dépradations de cette tourbe fanatique et criminelle. Sur divers points, comme dans les villages de Tong-psa Fang, de Tong-tai-Kouo, les chrétiens firent parler la poudre, et quand elle vint à manquer, faisant une arme de tout ce qui se trouvait à leur portée, semèrent la terreur dans les rangs des bandits et permirent aux réguliers de venir à

leur secours. La résistance s'organisa partout où elle fut possible. Dans le Hou-Nan, non seulement, a écrit le P. Piccoli, le 20 juillet, les chrétiens sont demeurés fermes dans leur foi, mais ils ont fait tous leurs efforts pour sauver les missionnaires. A Toung-Kia-fang-cheu, dans la Mandchourie méridionale, quarante fidèles ont péri en défendant l'église. Le 6 juillet, M. Corbel, écrivait de San-tai-tsé, que ses chrétiens étaient décidés à recevoir les agresseurs à coups de fusil et à combattre comme des lions ; leur vie était partagée, en ce moment, entre les prières et les exercices de piété. Une lettre du même missionnaire, datée du 19 août, raconte que le 26 juillet les femmes elles-mêmes et les jeunes filles firent une sortie avec les hommes contre les boxeurs qui les assiégeaient. A Leen-Chau, également en Mandchourie, il n'a pas fallu moins de 2,500 soldats pour avoir raison de la résistance des chrétiens guidés par les missionnaires. Avant de recevoir la mort, ces vaillants détruisirent leurs armes et ce qu' leur restait de papier-monnaie ; ils s'étaient, en effet, servis de piastres brisées en guise de balles lorsque celles-ci étaient venues à manquer. Dans les montagnes du Chan-Si méridional, au 10 juillet, Mgr Hofman et quelques-uns de ses missionnaires, étaient entourés de chrétiens bien décidés à les défendre avec énergie. Le vénérable évêque est, en ce moment, au Ho-nan septentrional dans une résidence fortifiée.

Les victimes et les ruines

Hélas ! que peuvent faire quelques poignées de braves dans cette immense mer humaine qu'est le peuple chinois, soulevée en vagues énormes ! On n'a pas encore pu

établir le compte des pertes subies, et peut-être, hélas ! serait-il prématuré de le faire. La pacification des provinces septentrionales de l'Empire n'a pas encore eu lieu, quoique le calme soit rétabli dans des districts et des provinces où les sectaires, sous l'œil complaisant des autorités, sont passés comme un fléau. Il nous est, cependant, possible de donner un aperçu de ces calamités.

* * *

Nous ne parlerons pas de Pékin et du vicariat du Petch ly septentrional ; on commence à raconter son héroïque défense et la dernière lettre de Mgr Favier nous entretient de ses innombrables martyrs.

Dans le Tché-ly sud-est aussi des milliers de chrétiens ont été massacrés et plusieurs missionnaires comme les Pères Deun, Isoré, Andlauer, Mangin, etc., ont été recevoir, au ciel, la récompense de leurs travaux apostoliques. Au Tché-Kiang, plusieurs chrétientés ont été mises à feu et à sang. Au Kiang-Si oriental, à la date du 27 août, dans plus de la moitié du vicariat les œuvres étaient anéanties ; plus tard, on a reçu la nouvelle qu'à Kin-gan, résidence de l'évêque, au Kiang-Si méridional, nos établissements avaient été détruits. Tout a disparu dans les deux vicariats de NN. SS. Vic et Coqset. Dans le Hou-Nan on pleure la mort de Mgr Fantosati et de trois religieux ; dans le Chan-Si septentrional celle de Mgr Grassi, de son coadjuteur, Mgr Fogolla, de deux missionnaires et de sept religieuses ; les chrétientés ont été incendiées, détruites, saccagées.

Comme il était à prévoir, la Mandchourie a été très éprouvée ; on a perdu un vicaire apostolique, Mgr

Guillon, quatre missionnaires, des prêtres indigènes, deux religieuses et une armée de chrétiens. Dès le 18 juillet, tout avait été détruit, brûlé ou dévasté dans douze districts de la Mandchourie méridionale. Il ne restait plus pierre sur pierre, à Moukden, des fondations catholiques. Les malheurs de cette mission de Mandchourie eussent été bien plus grands encore si les Russes n'étaient venus, en vrais amis de la France, en aide à nos missionnaires et à leurs chrétiens. En Mongolie, un évêque, deux missionnaires et des centaines de chrétiens indigènes ont péri. Dans la partie septentrionale du pays, les stations des rives de l'Amour sont anéanties.

En se plaçant au seul point de vue matériel, en moins d'un mois, le résultat de soixante années d'un labeur incessant, de fatigues sans nombre, de trésors prodigués, a disparu, et ces choses se sont produites à l'heure où la Chine, paraissant s'ouvrir aux influences du dehors, oubliait ses vieilles haines, se dépouillait de ses préjugés surannés et prodiguait, dans les hautes sphères officielles, les assurances de sa bienveillance pour les éléments européens.

* * *

Dans la tourmente, plusieurs sociétés de missionnaires ont été atteintes, notamment celles des Lazaristes, des Jésuites, des Missions étrangères de Paris, l'ordre des Frères mineurs, et la congrégation de Scheut-les-Bruxelles, vaillants corps de la plus noble des armées. Quatre nations ont souffert dans la personne de leurs prêtres, la France, l'Italie, la Belgique et la Chine elle-même dont le sol a été rougi par le sang de plusieurs de ses enfants élevés à la dignité sacerdotale. Au sein de

cette commune affliction de trois peuples catholiques et de chrétientés veuves de leurs pasteurs indigènes, il nous appartient de nous incliner devant les desseins impénétrables de la Providence, de prier pour des morts dont un grand nombre, toutefois, nous en avons l'espoir, n'ont plus besoin de nos prières, et de songer aux réparations futures. Les gouvernements alliés agiront, tout en écoutant, comme ils sont disposés à le faire, les conseils de la sagesse ; tout en évitant les questions de nature à les diviser, ils déjoueront les calculs perfides et prépareront l'avenir. L'initiative privée, elle aussi, en soutenant largement les missionnaires, agira, car il ne faut pas qu'il y ait un recul de la civilisation chrétienne dans un pays où tant de gens dont l'âme s'était ouverte à la vérité ont montré qu'ils avaient été dignes de la recevoir.

LE TÉMOIN.

UN PORTRAIT AUTHENTIQUE

De sainte Thérèse

NOUS lisons dans le *Semaine Religieuse* de Besançon :
 Quatorze ans après la mort de sainte Thérèse, on trouva son corps sans altération. Comme on n'avait d'elle qu'un portrait assez peu satisfaisant, on imagina de se procurer en relief une représentation plus exacte, et, d'après le creux ou le moule qui fut pris sur son visage, on exécuta en cire plusieurs portraits.

Caroline d'Autriche, comtesse de Cantecroix et fille

de l'empereur Rodolphe II, grande bienfaitrice des carmélites admis à Besançon en 1616, avait obtenu d'Espagne un de ces portraits. Lors des fêtes de la canonisation de sainte Thérèse, en 1624, la pieuse princesse le fit exposer dans l'église des religieuses, et, quelque prix qu'elle y attachât, elle ne crut point pouvoir le leur reprendre. Les carmélites conservèrent religieusement ce portrait non seulement comme un souvenir inaliénable de leur illustre bienfaitrice, mais comme l'expression la plus fidèle du visage de leur sainte Mère. On y trouve effectivement tous les traits dépeints dans le plus grand détail par le P. Ribeire, qui les avait examinés et notés avec soin. On est saisi d'admiration à la vue de cette tête qui semble avoir été détachée du corps de sainte Thérèse, et respirer encore un reste de vie.

Lors de la destruction de toutes les maisons religieuses en France (1789-1790) de Bouguon, chanoine de Sainte-Madeleine et aumônier des Carmélites de Besançon, recueillit le buste de sainte Thérèse et le conserva avec un soigneux respect. La tourmente révolutionnaire étant calmée, il crut ne pouvoir mieux faire que de le remettre à Mme de Mesmay pour orner la chapelle de Buillon, où cette pieuse dame s'était retirée au commencement du XIXe siècle, pour vivre dans la pratique des plus héroïques vertus. Après sa mort, arrivée en 1820, Mlle de Mareste, sa cousine et héritière, en fit présent à l'abbé Monier, curé de Rurey, près de Besançon, qui l'accepta, dit-il dans ses notes, avec la plus vive reconnaissance. Après lui en 1846, le précieux buste passa aux religieuses de Rurey, ses héritières. Il est aujourd'hui conservé à leur école libre, dans un dortoir de petites filles, en attendant une place plus honorable et plus digne de la grande réformatrice du Carmel.

LES EVEQUES ALLEMANDS

Et les ouvriers catholiques

UNE lettre publiée dernièrement par les évêques prussiens réunis dans leur conférence annuelle de Fulda est entièrement consacrée aux associations ouvrières. Le nombre des ouvriers catholiques enrégimentés dans des cercles s'élève en ce moment à 180,000. Un danger sérieux menaçait ces associations prospères. Les socialistes, voyant qu'ils ne réussissaient pas à implanter leurs funestes doctrines dans les pays rhénans et dans la Westphalie où le clergé s'occupe activement d'œuvres ouvrières, ont fait, dans ces derniers temps, une active propagande pour les syndicats neutres, d'où toute politique et toute question religieuse est en principe écartée. Quelques directeurs de cercle, trop confiants, ont cru très habile de favoriser ce mouvement, dont ils espéraient faire bénéficier indirectement la religion. On n'a pas tardé cependant à constater que les socialistes prenaient partout la direction des syndicats neutres et qu'après y avoir toléré la présence de quelques prêtres, ils finissaient toujours par les éliminer sous prétexte que les travailleurs voulaient rester entre eux.

Pour écarter ce péril, les évêques prussiens insistent sur la nécessité de donner une base religieuse à toutes les associations ouvrières. En dehors de la solution chrétienne de la question sociale, il ne peut y avoir que haine et lutte acharnée et sans merci entre les classes de la société. Il importe donc de s'en tenir rigoureusement aux indications données par le Pape dans l'Encyclique *Rerum novarum* et de se garder de toutes les asso-

ciations où la doctrine du Christ et de l'Eglise est systématiquement ignorée.

Les prélats ne se bornent pas d'ailleurs à donner ce conseil négatif. Ils indiquent encore aux sénateurs des associations ouvrières les voies et les moyens dont il faudra se servir pour faire prospérer leurs œuvres. Le cercle ouvrier n'est pas une congrégation. On doit y traiter tous les sujets qui intéressent les travailleurs : questions sociales, législation, élévation de salaires, hygiène. Pour cela le clergé fera bien de s'assurer le concours d'avocats, de médecins, d'orateurs de la classe ouvrière elle-même.

Il faudra de plus attacher l'ouvrier à son cercle par des œuvres utilitaires : caisses de mutualité pour la maladie, le chômage, les accidents, les décès, comme aussi coopératives de tous genres.

Mais les évêques ne s'arrêtent pas encore là, ils vont plus loin. Dans les associations ouvrières, on trouve souvent les éléments les plus disparates dont le rapprochement pourrait compromettre la réussite de l'entreprise. Il est donc nécessaire de former des sections dans lesquelles se retrouveront les travailleurs du même métier qui pourront alors discuter leurs intérêts particuliers. C'est donc l'organisation syndicale que recommandent les prélats. Le mot se trouve à plusieurs reprises dans leur lettre collective et il y a tout lieu de les féliciter d'avoir préconisé ce moyen d'action, le seul qui doive permettre aux catholiques de rivaliser avec leurs adversaires socialistes.

Il est certain qu'après la publication de ce mandement de l'épiscopat prussien, les associations ouvrières allemandes vont être complètement transformées. Elles retrouveront partout leur caractère confessionnel, mais en même temps elles resteront dans la voie des réfor-

mes pratiques qui ont déjà donné de si bons résultats en Belgique. Les syndicats chrétiens vont surgir dans tous les grands centres ouvriers avec leur cortège obligé d'institutions d'assistance mutuelle. Les évêques ont pris courageusement la tête du mouvement. Leur clergé discipliné et plein d'entrain les suivra.

LA FETE D'ACTIONS DE GRACES

Et l'épiscopat suisse

CHAQUE année, le troisième dimanche de septembre, le peuple suisse est convié à remercier Dieu des bienfaits qu'il en a reçus, et à cette occasion l'épiscopat adresse aux catholiques une lettre pastorale. Cette année, les évêques avaient de nombreux motifs de prendre la parole. Le XIXe siècle qui finit, a été pour la Suisse une des plus calmes périodes de son histoire et la richesse publique n'a cessé de s'accroître. Mais le progrès moral a-t-il suivi le développement du bien-être matériel ? Non assurément, dans plusieurs cantons ; et les évêques suisses, généralisant cette conclusion, signalent notamment deux causes profondes du mal actuel : la disparition de la vie de famille et le manque d'éducation chrétienne. « Personne ne saurait nier que de nos jours, la vie de famille, l'éducation sont menacées de graves dangers. Les conditions économiques actuelles font qu'un grand nombre de pères passent la majeure partie de leur temps loin du foyer domestique et ne remplissent plus, par conséquent, dans l'œuvre de l'éducation de leurs enfants, qu'un rôle secondaire. Il arrive

même trop souvent que la mère, condamnée à gagner le pain de chaque jour, est soustraite aux devoirs de sa vocation. A une situation déjà si déplorable en elle-même viennent encore se joindre les abus et les désordres volontaires. Rien n'empêcherait, par exemple, que plusieurs fois dans la journée, le dimanche pendant de longues heures, la famille entière se trouvât réunie. Mais non, des milliers de pères, après avoir secoué le joug du travail, tournent le dos à leurs enfants, courent à la recherche des divertissements malsains et vont se plonger dans l'atmosphère dégradante du cabaret.»

Les évêques suisses ne cessent de signaler l'alcoolisme comme la plaie des villes et des campagnes ; aussi favorisent-ils de tout leur pouvoir la création des sociétés de tempérance. Répondant à leur appel, les nombreuses associations de *la Croix d'or* combattent énergiquement l'alcoolisme en groupant çà et là l'élite des chefs de famille. C'est à ceux-ci qu'il appartient de donner l'exemple. « Dès que le grand devoir de l'éducation cesse d'être compris et rempli, la décadence est certaine et rapide. Alors se réalise la triste remarque qu'un ancien poète latin adressait à ses contemporains : « Le sang des aïeux s'est corrompu dans les veines de nos parents ; ceux-ci ont vu le leur se corrompre dans les nôtres, et le nôtre se corrompra dans celles de nos fils qui nous surpasseront en perversité (1). »

A. BÉCHAUX.

(1) L'appel de l'épiscopat, rédigé à Schwyz, le 21 août dernier, est signé par les évêques de Sion, de Saint-Gall, de Bâle, de Coire, de Lausanne, par l'administrateur du Tessin, le coadjuteur de l'évêque de Sion et l'abbé de Saint-Maurice.

L'ÉPISCOPAT CATHOLIQUE IRLANDAIS

Et la liberté de l'enseignement supérieur en Irlande

 la suite de leur assemblée synodale à Moynoth les archevêques et évêques d'Irlande viennent d'adresser au clergé et aux fidèles d'Irlande une lettre pastorale qui résume vigoureusement la situation religieuse et politique du pays.

Les prélats constatent avec satisfaction les progrès de l'enseignement primaire et secondaire en Irlande. Mais ces progrès, d'après eux, ne peuvent que faire ressortir davantage l'inégalité imposée aux catholiques irlandais en matière d'enseignement supérieur.

« Le triomphe du principe confessionnel et le développement logique de nos écoles catholiques, disent les éminents prélats, ont donné à nos revendications sur le chapitre de l'enseignement universitaire une plus grande importance et une nouvelle urgence. Le nombre de nos jeunes gens catholiques qui emportent les premiers prix dans les concours généraux de l'enseignement secondaire augmente tous les ans.

« Le système d'éducation qui existe ne les conduit par centaines et même par milliers au seuil de l'Université que pour trouver la porte fermée devant eux, alors que les protestants et les agnostiques, relativement peu nombreux, qui ont subi les mêmes concours, entrent en possession de tous les avantages qu'une carrière d'Université peut conférer. Chers et bien-aimés frères, ce n'est pas seulement un grief qu'on nous laisse, c'est une insulte qu'on commet à l'égard de ce catholique pays.

« En résumé, cela signifie que les catholiques n'ont pas de droits en cette matière, que nos principes peuvent être dédaignés, et que ceux des autres qui nous sont violemment hostiles peuvent nous être imposés. »

Les prélats insistent sur les différentes conséquences de cette inégalité subie par les catholiques en matière d'enseignement supérieur. Et ils terminent leur pastorale en félicitant le peuple irlandais sur la façon dont les corps élus pratiquent les libertés du « gouvernement local » et sur les heureuses conséquences que peut avoir le dernier *Bill* voté sur les industries et l'agriculture d'Irlande. Mais pour que ces conséquences se produisent il faut, selon eux, procéder à une réforme des lois agraires et tarir les sources de l'émigration qui épuise toutes les forces vives de la nation.

Mais c'est surtout la question de l'enseignement supérieur qui fournit le fond de ce vigoureux document épiscopal. On se rappelle que sur ce terrain les gouvernements anglais, libéraux ou conservateurs, ont, depuis nombre d'années, prodigué aux catholiques d'Irlande les promesses les plus généreuses. Toujours ils se sont arrêtés devant l'opposition des orangistes et autres unionistes irlandais pour lesquels le pays de saint Patrice doit rester, au moins sous le rapport de l'enseignement supérieur, le refuge de la suprématie protestante.

NOUVELLE SCIENTIFIQUE

Etats-Unis. — On annonce, sérieusement, que M. George Vanderbilt paie de ses deniers les frais d'une expédition à Java, entreprise par A. Walters, de New-Haven, pour rechercher les restes du soi-disant *Pithecanthropos erectus*. Cet animal serait, au dire des évolutionnistes, ni plus ni moins que l'*anneau manquant* de notre descendance simiesque. Bonne chance.

BIBLIOGRAPHIE

Actes Episcopaux

QUÉBEC. — 1er novembre 1900. — Lettre pastorale de Mgr L. N. Bégin, archevêque de Québec, ordonnant un triduum solennel en l'honneur de saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

Ouvrages reçus

VERS L'ÉTERNITÉ. Deuxième édition, par M. l'abbé Poulin. Un beau volume in-12 de 420 pages, avec des lettres de NN. SS. les Évêques du Mans, de la Rochelle, d'Oran, etc. Prix : 3 fr. 50. (Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.) Montréal, chez Beauchemin & Fils, Cadieux & Derome, Granger Frères ; Québec, Pruneau & Kerouac, Garneau, libraires.

M. Arthur Loth a écrit au sujet de cet ouvrage l'appréciation suivante :

« Ah ! le beau et bon livre pour les âmes chrétiennes ! La
 « forme en est exquise, le fond doctrinal et bienfaisant. Dans
 « ses conférences, M. l'abbé Poulin est orateur et dialecticien.
 « Dans cet ouvrage, il se montre écrivain supérieur. Peu de
 « livres aussi élevés, aussi suaves, aussi pathétiques ont paru
 « depuis le *Dogme générateur* de Mgr Gerbet. Nous n'en
 « disons rien de trop, et quiconque l'aura lu sera de cet avis.

« Il est de ces ouvrages, fort rares assurément, qui embarrassent la critique par l'éloge qu'on en doit faire ; tant on « craint d'avoir trop cédé à une admiration excessive. Et « pourtant on ne saurait être dupe soi-même quand, au lieu « de rencontrer un livre plus ou moins banal, de pieuse littérature, on se trouve en présence d'une œuvre forte, originale, « personnelle, qui, en même temps qu'elle vous charme par « son style élégant et distingué, vous pénètre, vous émeut par « sa doctrine et son onction. »

(*La Vérité Française.*)

LES DEUX TÉMOINS DU SACRÉ-CŒUR, par le R. P.

Aloys Pottier, S. J. Brochure in-18. Prix : 0 fr. 30, franco, 0 fr. 35. (Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Sous ce titre : *Les Deux Témoins du Sacré-Cœur*, le R. P. Aloys Pottier, de la Société de Jésus, vient de publier en brochure l'excellent discours qu'il a prononcé à Paray-le-Monial, le 24 juillet dernier, jour où se tenait à Rome la congrégation préparatoire sur l'héroïcité des vertus du vénérable Père de la Colombière, l'ardent et dévoué propagateur de la dévotion au Sacré-Cœur.

La bienheureuse Marguerite-Marie et le Père de la Colombière sont les « deux témoins » qui ont reçu la mission de répandre et de propager cette insigne dévotion.

Le R. P. Aloys Pottier fait ressortir d'une façon remarquable le côté desséchant du Jansénisme et il oppose à cette doctrine néfaste le culte si consolant pour les âmes du Sacré-Cœur de Jésus.

« Les anges gardiens des nations chrétiennes se demandaient, dit-il, quel avenir ce refroidissement progressif de la confiance et de l'amour présageaient à l'Eglise. L'ange de la France était descendu lui aussi pour mesurer les temples, les autels, les cœurs des adorateurs. Hélas ! que de vides presque partout ! Là où la rage protestante a laissé les églises debout, plus d'autels, plus de tabernacles, plus de croix. Là où la croix et l'autel ont été épargnés, les bras du crucifix ont été rétrécis, attachés presque perpendiculairement, comme pour lui faire embrasser le moins d'âmes possible. »

Le R. P. Aloys Pottier montre en terminant tout ce que le siècle qui s'achève doit au Sacré-Cœur :

« Au soleil couchant du XIXe siècle, dit-il éloquemment, si nous nous retournons pour mesurer d'un regard l'amoncellement de ces cent années, j'en conviens, des ruines aussi nous apparaissent, ruines grandioses et sur lesquelles Dieu et le temps ont jeté une parure splendide à faire battre des mains ! Dans ces milliers d'âmes où la foi est à terre, on retrouve du moins le tourment de l'infini, l'angoisse du mystère, une soif étrange d'idéal, de paix et de justice, le besoin de croire et le besoin d'aimer, — le besoin d'aimer surtout.

« Ah ! j'ai regardé ce siècle qui descend, disait-il y a quarante ans le Père Félix à Notre-Dame, et qu'ai-je vu, mon Dieu ? Un monde désolé, plein de cœurs aimants, fraternels, généreux, qui souffrent d'un malaise immense et ne savent où se poser. Jamais, comme en temps de luttes, de commotion et d'orages a-t-on vu partout, dans les académies, les écoles, les partis, les cercles, les ateliers, des chercheurs, des organisateurs, des prédicateurs, des rêveurs de l'amour ?...

Partout l'amour qui rêve, l'amour qui souffre, l'amour qui se lamente, l'amour qui se désespère... Croyez-vous qu'au fond de tout cela il n'y ait rien qui prophétise ? Croyez-vous que ces tressaillements d'un siècle, plus ému dans son fond que tous les autres siècles ne nous annoncent rien et que dans les desseins de la Providence tout cela ne doive passer au milieu de nous que comme l'ouragan qui se précipite, n'ayant d'autre vocation que de faire tourbillonner la poussière du désert ?

« Ah ! détrompez-vous ! ce que la Providence prépare, ce n'est pas ce que les hommes méditent ; ce n'est pas une lutte entre des haines fratricides, c'est une vaste expansion de fraternel amour par... la puissance de l'amour de Jésus-Christ ! »

Et, après avoir, dans une rapide synthèse, montré le merveilleux épanouissement de nos œuvres d'apostolat et de charité au XIX^e siècle, le R. P. Aloys Pottier conclut :

Le véritable vainqueur c'est le Sacré-Cœur de Jésus.

«... La mission de Marguerite-Marie et de Claude de la Colombière est au-dessus des intérêts du temps ; elle doit se continuer pendant des siècles et avec des fruits autrement salutaires... Après tout, faire prier la France, n'est-ce pas mieux la servir que de la faire combattre ? La jeter à genoux, la conduire à la pénitence, au dévouement, au sacrifice pour Dieu, n'est-ce pas meilleur que de la mener à la victoire, ou plutôt n'est-ce pas remporter une victoire supérieure à toutes celles qui se gagnent sur un champ de bataille ?

«... C'est pour cette victoire-là que les deux témoins de

Paray-le-Monial nous sont envoyés par Dieu ; de là l'importance capitale de leur mission. »

Telles sont les grandes lignes de l'éloquent discours du R. P. Aloys Pottier, discours rempli d'aperçus élevés et propre à toucher profondément les cœurs par la pitié vive et douce qui s'en dégage. Nous ne saurions trop recommander la lecture des *Deux Témoins du Sacré-Cœur*, une des plus émouvantes pages qui aient été consacrées à l'insigne dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

EDOUARD ALEXANDRE.

LE MONDE RELIGIEUX

Rome — *Pèlerinage anglais*. — Les Anglais, qui au nombre de 2,000 sont allés gagner le grand Pardon, ont donné à Rome par leur piété simple et fervente le spectacle le plus édifiant. Ils ont montré que la vie quotidienne au milieu des protestants ne fait que rendre plus vive leur foi à toutes les croyances, à toutes les pratiques religieuses de l'Eglise catholique.

Parmi eux se trouvait un groupe de 800 ouvriers. Les organisateurs se sont rendu compte par eux-mêmes des immenses avantages qu'un pèlerinage en la cité sainte produisait sur ces hommes à la foi simple et robuste, et ils ont décidé de répéter chaque année le pèlerinage anglais.

Antérieurement, le Pape a reçu le comité directif du pèlerinage anglais en audience particulière. Le président a lu une adresse au Saint-Père. Les catholiques anglais, y est-il dit, se félicitent de la longévité du Souverain-Pontife toute à l'avantage de l'Eglise ; ils sont heureux de lui offrir l'assurance de leur vénération, vénération partagée du reste par les

protestants, qui apprécient hautement, eux aussi, les sympathies du Saint-Siège pour la Grande-Bretagne. Plus que jamais en des temps attristés par la guerre et menacés de graves périls, l'Angleterre catholique salue dans le Pape le prince de la paix, et elle se tourne vers lui avec confiance.

Dans leur pays, ajoutent-ils, la plus grande liberté est laissée aux catholiques ; ils peuvent même faire des processions publiques ; leurs écoles sont subventionnées, aussi le catholicisme obtient-il dans l'empire britannique un développement continu. Ils demandaient enfin la bénédiction apostolique, en souhaitant que bientôt elle puisse s'étendre sur la race anglo-saxonne tout entière, revenue à la foi de ses pères.

Le Souverain Pontife a témoigné sa satisfaction pour les preuves continues que les catholiques anglais lui donnent de leur dévouement. Il a rappelé tous les actes de sa bienveillance pour l'Angleterre, notamment son Encyclique *ad Anglos*. Il est heureux de constater que cette Lettre a marqué un mouvement de retour très prononcé des Anglais au catholicisme et au Saint-Siège. Il a terminé en leur accordant la bénédiction apostolique.

— Les négociations engagées entre le Saint-Siège et le gouvernement russe au sujet de l'occupation des évêchés de Plok et de Mophilev se poursuivent et paraissent aboutir. Pour le diocèse de Mophilev l'accord serait établi. Le choix serait tombé sur l'évêque de Jitomir, Mgr Kropatowski. Pour ce qui concerne l'évêché de Plok, le Vatican n'aurait pas encore répondu à la proposition du gouvernement russe.

A l'occasion du jubilé, le gouvernement russe avait permis à tous les prêtres catholiques de l'empire de se rendre à Rome, sous condition d'être pourvus de passeports en règle. Le procédé du gouvernement a provoqué une vive satisfaction au Vatican où les relations diplomatiques avec la Russie sont des plus cordiales.

— A l'occasion du mariage de S. A. R. le prince Albert

de Belgique avec S. A. R. la duchesse Elisabeth de Bavière, Sa Sainteté Léon XIII a envoyé aux augustes époux un tableau en mosaïque, fort précieux, fabriqué au Vatican.

Italie — *Présents au Souverain Pontife* — Un groupe de Napolitains apportait l'autre jour au Pape le porte-plume d'or orné de pierres précieuses avec lequel Léon XIII a promis d'écrire la première date du nouveau siècle. C'est un bijou, finement ciselé par un artiste napolitain, E. Ingaldi. La svelte colonne se termine à la base par un amour qui porte en main une palme et un blason, ayant d'un côté les armes de Léon XIII, de l'autre l'écusson pontifical, tiare avec clefs de saint Pierre. A la partie supérieure, la colonnette se termine en forme de petite chapelle en style gothique. Chacune des quatre faces porte une statuette, l'Immaculée Conception, saint Pierre, saint Paul, saint Janvier. De la petite coupole qui surmonte les quatre niches, s'élanche, en dimensions plus grandes, la figure rayonnante du Rédempteur. Il porte sur l'épaule une croix toute en brillants qui rappellera au Souverain Pontife le journal promoteur de cette offrande, la *Croce* de Naples. Le porte-plume est enfermé dans un étui qui porte l'inscription suivante gravée sur une plaque en argent : « Excipit — Leo XIII, Pontifex maxime — calamum auro gemmisque distinctum — quem ex oriente sæculo XX — per conditores ephemeridis neapolitanæ, — cui est nomen a Cruce — duce et auspice Josepho Prisco card. arch. — Itali non degeneres tibi offerunt — vota Deo ingeminantes — ut ad majorem christiani nominis gloriam — eo per plura a huc quinquennia — uti possis. »

— En Italie, les parents qui veulent faire donner à leurs enfants, dans les écoles publiques, l'enseignement religieux doivent en faire la demande expresse.

Des statistiques établies par le ministère de l'instruction, il ressort que pour l'année de 1900-1901, 85 % des pères ou

mères de famille ont formulé cette intention. Quand on songe aux obstacles accumulés pour empêcher l'accomplissement de ce devoir, on peut considérer cette haute proportion comme la presque unanimité des suffrages.

Ce plébiscite se rencontre sous d'autres formes ailleurs qu'en Italie. Il est consolant de le constater : malgré tous les efforts d'adversaires implacables et puissants, les parents comprennent qu'ils n'ont pas le droit de priver leurs enfants de cet immense trésor qu'est l'enseignement religieux, la meilleure ressource qu'on ait encore trouvée pour traverser la vie avec le plus de consolations.

— *Un journaliste au couvent.* — M. Vicini, rédacteur à la *Voce della Verità*, vient d'entrer au couvent. Il n'avait, jusqu'au dernier moment, fait part de sa résolution à personne. Il en a informé le directeur de la vaillante feuille catholique, le prince Lancellotti, par un billet où il lui demandait pardon des erreurs qu'il avait pu commettre dans ses obligations professionnelles. M. Vicini est entré dans l'ordre des Pères blancs fondé par le cardinal Lavigerie.

France — *Souvenirs de Bossuet* — Entre beaucoup d'autres objets intéressants, Mgr Le Nordez, évêque de Dijon, a reçu, ces jours-ci, pour le musée Bossuet, un joli médaillon contenant une mèche des cheveux de l'auteur des *Oraisons funèbres*, un fragment de son suaire et un fragment du cercueil de plomb où repose sa dépouille mortelle.

Ce médaillon a été donné à l'évêque de Dijon par Mme Delsart, veuve de l'éminent professeur du Conservatoire de Paris. M. Delsart le tenait de M. l'abbé Condé, curé de Combs-la-Ville au diocèse de Meaux, lequel, ayant gardé la dépouille de Bossuet pendant la nuit qui suivit son exhumation en 1854 avait obtenu de Mgr Allou ces souvenirs du grand évêque.

— *Consécration de l'église de Notre-Dame de Pontmain.* — C'est le quinzième jour du mois d'octobre, en la fête de sainte

Thérèse, la vierge sésraphique du Carmel, la dernière année de ce siècle appelé le siècle de Marie et de ses apparitions, que l'église de Notre-Dame de Pontmain a été consacrée par Mgr Geay, évêque de Laval.

— *Les organistes* — Les organistes sont nombreux de par le monde ; mais combien sont peu à la hauteur de leur tâche, faute d'une éducation musicale vraiment digne de ce nom ! Dès 1853, Niedermeyer avait été frappé de cette lacune et il avait fondé sous le patronage de l'Etat et de l'archevêque de Paris une école de musique classique qui est restée unique en France.

Par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres des XVe, XVIe et XVIIe siècles, de Palestrina, de Bach, de Mozart, de Beethoven, pour ne parler que des quelques anciens illustres entre tous, cette école est destinée à former des organistes, des maîtres de chapelle et des compositeurs de musique sacrée. Depuis sa fondation déjà elle a placé à Paris, dans les villes de province ou de l'étranger, la presque totalité de ses élèves, soit plus de 500 jeunes gens qui ont trouvé, dès la fin de leurs études, une situation parfois brillante, toujours aisée et agréable.

L'éloge de cette école n'est plus à faire ; beaucoup de ses élèves sont devenus des maîtres : G. Fauré, Gigoat, Messager, Alex. Georges marchent en tête du mouvement musical en France ; et, sur un théâtre différent, Audrau, Vasseur et Roger ont acquis quelque renom. Plus de vingt églises de Paris, et parmi elles, Saint-Sulpice, Saint-Augustin, Saint-Vincent de Paul, Saint-Jacques du Haut-Pas, la Madeleine, Saint-Honoré d'Eylau, la Trinité possèdent des organistes ou des maîtres de chapelle qui doivent leurs succès à l'enseignement musical élevé qu'ils ont reçu à l'école Niedermeyer. Et cet établissement, situé au Parc-aux-Princes près du bois de Boulogne et dirigé par M. Lefèvre avec une piété toute filiale et un dévouement incomparable, reste aujourd'hui ce

qu'il était autrefois, une pépinière d'artistes. On y continue les traditions des grands maîtres, tout en admirant avec choix les progrès réalisés de nos jours, l'habileté, la science qui se rencontrent partout. On y apprend que l'art est à la fois permanent et varié comme la nature humaine, que les œuvres les plus belles ne vont pas sans une certaine élévation morale ; on n'y montre ni engouement excessif, ni dédain systématique en présence de la nouveauté, mais simplement une vive passion pour la musique.

— Les médecins appartenant à la confrérie des Saints-Luc, Côme et Damien se groupaient récemment, dans la chapelle de ce vocable, en l'église du Sacré-Cœur de Montmartre. Venus de tous les points de la France pour s'unir dans la prière et renouveler, sous les auspices de leurs saints patrons leur consécration solennelle au Sacré-Cœur de Jésus, ils ont également voulu donner une pieuse pensée et un souvenir reconnaissant à la mémoire vénérée de M. le docteur Ferrand, le premier président de leur association corporative.

La messe a été célébrée par M. l'abbé Fonsagrives, aumônier du Cercle catholique des étudiants du Luxembourg.

Après l'Évangile, M. l'abbé Fonsagrives a rappelé, dans un discours des plus émouvants, avec quel honneur et quelle dignité, pendant toute sa laborieuse carrière, si noblement remplie, M. le docteur Ferrand s'était consacré au service de l'humanité souffrante. Homme de foi et savant émérite, ce médecin si dévoué a laissé parmi ses confrères d'inoubliables souvenirs, toute une tradition professionnelle. Aussi M. l'abbé Fonsagrives n'hésite-t-il pas à le proposer comme le modèle achevé du médecin chrétien. Il rappelle ses merveilleuses aptitudes intellectuelles et toutes les énergies directrices de sa noble vie. Et, par un heureux rapprochement de la carrière médicale avec la vocation sacerdotale, M. Fonsagrives dit comment le docteur Ferrand sut exercer sa profession comme un véritable sacerdoce, en embrasser tous les devoirs et toutes

les responsabilités, et en saisir tous les aspects divers avec autant de compétence que de dévouement et de droiture !

« Le médecin, disait le docteur Bataglieri, doit guérir quelquefois, soulager souvent, consoler toujours. »

C'était aussi la devise du docteur Ferrand qui voyait avant tout dans le médecin l'instrument intelligent de Dieu, et dans la maladie un effet de la réprobation pesant sur l'humanité à la suite de la faute originelle.

Comme Ambroise Paré, il s'écriait après chaque cure obtenue : « Je le pensai, Dieu le guérit ! »

Ennemi de la routine, le docteur Ferrand sut toujours allier le respect des traditions au souci des nouvelles méthodes. Ses travaux scientifiques témoignent à la fois de sa lumineuse intelligence et de sa conscience professionnelle. Il avait surtout l'intelligence du pauvre ; son grand cœur sut se dépenser sans mesure au service des miséreux et des déshérités de ce monde.

Et, par une parole douce, un conseil plein de mansuétude, un avertissement tout paternel, il savait rappeler à tous ceux qu'il ne pouvait arracher à la mort les devoirs du chrétien en cet instant suprême et décisif.

Il était un de ces bons docteurs que l'on a justement dénommés des « médecins de la famille » et qui, dans leurs malades, voient des amis plutôt que des clients.

Catholique militant, M. le docteur Ferrand a laissé sous le pseudonyme de « Spectator » plusieurs écrits apologétiques fort estimés.

M. l'abbé Fonsagrives est heureux, au nom du cercle des étudiants du Luxembourg, de rendre hommage au docteur Ferrand, l'ami dévoué de ce cercle et le bon conseil des étudiants en médecine qui en font partie.

« Sa vie, conclut-il, fut celle d'un sage, et sa mort celle d'un saint. »

Cet éloquent panégyrique, aux vues larges et élevées, dou-

ble expression d'une reconnaissance émue et d'une admiration sincère, a fait écho dans tous les cœurs !

M. le docteur Gouraud a lu la consécration des médecins chrétiens au Sacré-Cœur.

Tous les membres de la confrérie des Saints Luc, Côme et Damien, se sont approchés de la Table sainte.

Touchante alliance de la science et de la foi !

Allemagne. — Il y a en Allemagne 20,000,000 de catholiques et 32,000,000 de protestants. Sous une direction intelligente, à force d'énergie et par suite de leur parfaite unité de vues et d'action, les catholiques ont réussi à former, dans le Reichstag, un parti centre qui compte 137 députés sur 357 ; ce qui leur suffit amplement pour contrôler le pouvoir législatif en tout ce qui touche aux intérêts de l'Eglise et au bien général du pays. Grande leçon aux pays catholiques !

Angleterre. — *Les dames de charité catholiques de Londres.* — On mande de Londres que le cardinal Vaughan s'occupe de la formation d'une société de dames de charité dans son diocèse. Cette association serait organisée à l'instar de celle qui fonctionne à Paris et y fait tant de bien. Sur la demande du cardinal, lady Edmond Talbot vient de publier une brochure qui expose le but et l'organisation de la nouvelle société catholique de Londres. Toutes les grandes dames catholiques d'Angleterre ont déjà donné leur adhésion à la nouvelle œuvre.

Océanie. — *Une messe militaire aux îles Sandwich.* — Dernièrement un navire de guerre français, le *Protet* commandant Germinet, mouillait dans la rade d'Honolulu, capitale des îles Sandwich. Officiers, soldats et matelots descendirent à terre et se rendirent à la cathédrale pour y entendre la sainte messe célébrée par Mgr Gulstan Ropert, vicaire apostolique.

Le *Pacific Commercial Advertiser*, journal anglais d'Honolulu, quoique protestant, a consacré un article à cette touchante manifestation.

Hier, dit-il, un peu après neuf heures du matin, les officiers marins et matelots du superbe croiseur français le *Protet*, au nombre de 175 environs, ont débarqué à Honolulu, et aux accents guerriers de leurs clairons et de leurs tambours, ils ont parcouru la grande rue du Fort pour se rendre à la cathédrale catholique. Ils allaient assister à une messe militaire pour laquelle Mgr Gulstan Ropert, évêque de Panopolis et le commandant du *Protet* avaient fait la veille de grand préparatifs.

L'intérieur de l'édifice avait été admirablement décoré. Des drapeaux et des tentures tricolores flottaient à la tribune de M. Moet, consul de France ; les mêmes couleurs ornaient la rangée des fauteuils et prie-Dieu disposés pour les officiers aux abords du sanctuaire.

Après l'Évangile, Mgr Gulstan prit la parole. Il prêcha en français, car il est Français comme les braves soldats qui l'écoutaient ; il fut même autrefois marin comme eux ; chacune de ses paroles pénètre profondément dans leurs cœurs.

La cérémonie terminée, la troupe se reforme en colonne et se remet en marche aux accents joyeux des clairons et des tambours. La foule, qui ne se lasse pas de contempler les marins français, les suit, comme à l'entrée, de ses regards sympathiques.

Huit embarcations attendent les soldats pour les ramener au navire ; ce sont six grosses chaloupes reliées à deux petits vapeurs, si brillants et si bien découpés qu'on les prendrait pour des croiseurs en miniature. Ce fut un charmant spectacle que cette flottille joyeuse, aux couleurs de la France, s'éloignant à toute vitesse pour regagner son bord.
